

Spirale

Trajectoire d'une flèche dans l'essoufflement du vent / *Le volume du vent* de Karkwa. Audiogram, 2008

Dominique Garand

Immigration, justice et diversité culturelle
Numéro 222, septembre–octobre 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/16800ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garand, D. (2008). Trajectoire d'une flèche dans l'essoufflement du vent / *Le volume du vent* de Karkwa. Audiogram, 2008. *Spirale*, (222), 32–32.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Trajectoire d'une flèche dans l'essoufflement du vent

LE VOLUME DU VENT
de Karkwa
Audiogram, 2008.

par DOMINIQUE GARAND

Est-ce que le groupe Karkwa ouvre des horizons musicaux inédits ? On voudrait bien s'en convaincre. Tout, dans les stratégies de distinction de ce groupe, de la pochette (une aquarelle presque monochrome représentant un enfant au milieu d'une ville dépeuplée) aux clips (des dessins animés tournant le dos à la traditionnelle représentation des musiciens « en train de performer »), tend à suggérer une posture « artiste », une aventure créatrice dégagée des clichés du soi-disant « commercial ». Pas que de la chanson, dit-on, mais bien de la Musique. Et des textes qui flirtent avec une certaine idée que l'on se fait de la poésie contemporaine (allusive, énigmatique, syntaxiquement déconstruite), sans compter qu'un authentique poète a apporté sa contribution au groupe (Pierre Nepveu pour « Le solstice »).

Bien qu'ils ne forment sans doute pas la majorité des amateurs de musique populaire, nombreux sont ceux qui espèrent au Québec l'émergence de tels groupes, au sein desquels les instrumentistes forment un amalgame créateur plutôt que de figurer en simples accompagnateurs, effacés derrière le chanteur ou la chanteuse. Karkwa semble répondre à ce vœu dans la mesure où l'instrumentation et les atmosphères sonores occupent dans ses compositions le devant du tableau. On admire en effet le travail remarquable du claviériste Lafontaine, le jeu subtil et contrasté de Bergeron à la batterie, la discrète efficacité de Lamontagne, le bassiste, l'inventivité joueuse de Sagot aux percussions, les riffs et arpèges insistants de Cormier à la guitare. Et quand la magnifique voix de Patrick Watson s'en mêle, on se laisse bien traverser par quelques frissons. La fusion de l'ensemble donne à la musique de Karkwa une profondeur et une richesse de texture qui font la joie du mélomane, du moins en certains passages particu-

lièrement réussis. Je pense aux deux meilleures pièces, « Le compteur » et « À la chaîne », placées respectivement en tête et en fin d'album.

Il y a cependant un hic dont j'ai mis quelques écoutes à identifier la nature, ma conviction initiale s'étioyant progressivement, les quelques passages inspirés ou enlevants du disque n'arrivant pas à dissiper un certain inconfort. J'ai enfin trouvé pourquoi ce disque n'emporte pas totalement mon adhésion.

Premièrement, les mélodies ne prennent jamais leur envol. Dans certaines pièces, elles rappellent la monotonie du chant grégorien. D'une chanson à l'autre, le registre exploité

peut l'être « Everything in it's right place » (*Kid A*), il n'en va pas de même avec Karkwa. Cela tient à trois facteurs : la faible amplitude du registre parcouru par le phrasé mélodique, l'absence d'inflexions rythmiques et le peu de variations dans les longueurs des notes, d'où cette sensation de monotonie que j'associais plus haut au grégorien. Car c'est l'étirement des notes hautes, le rythme branché sur la pulsion émotive, l'intensité de la voix, fêlée jusqu'à la cassure ou au contraire projetée avec force, qui donnent aux mélodies de Radiohead leur lyrisme viscéral, lyrisme qu'on peine à trouver dans les mélodies plutôt désincarnées, paresseuses et essouffées de Karkwa. Un quatrième facteur

**Pas facile, il est vrai, de maintenir
la tension sur le fil d'une idée suspendue
au-dessus du néant... Pas facile de donner
forme à une idée, de la faire vivre et chanter.**

par Cormier est limité à une seule octave, toujours la même, celle, pour tout dire, qui prend place sur les cinq lignes d'une clé de sol. Pas étonnant alors que, malgré les variations de l'accompagnement instrumental, on se mette à ressentir une lassante impression de redondance. Non seulement Cormier se limite-t-il à cet étroit registre, mais il ne varie pas plus son expressivité, toujours égale à elle-même, c'est-à-dire au neutre. Voilà pourquoi on ne saurait pousser bien loin la comparaison maintes fois proposée par les médias avec ce que fait Radiohead. Cette influence est sensible dans les arrangements et le son, mais les leçons mélodiques et vocales du quintette britannique n'ont pas été retenues par Karkwa. La chose est vérifiable : s'il est vocalement jouissif de chanter du Radiohead, même dans une pièce aussi minimaliste et répétitive que

s'ajoute ici pour expliquer le manque de contagion des sections chantées : l'absence de vrais *hooks*, cette combinaison des phonèmes et des sons musicaux qui investit le cerveau avec l'évidence soudain révélée des choses vraies, et qui entraîne d'ordinaire leur appropriation spontanée par l'auditeur.

J'en suis à me demander à quel point ces quelques caractéristiques formelles ne seraient pas, au fond, le symptôme d'un problème plus profond touchant la cohérence de la visée guidant l'élaboration des pièces. En d'autres termes, je doute que les membres de Karkwa aient une idée claire de l'« objet » de transmission de leurs chansons. Ils tournent bien autour de quelque chose, mais à aucun moment, en écoutant l'alliage qu'ils nous proposent entre paroles et musique, on

n'est amené à s'écrier : « Touché ! ». Parfois, une bonne trouvaille se profile annonciatrice du moment magique, mais elle fait place assez vite à la confusion d'énoncés vides (quincaillerie poétisante de paroles inutilement absconses). Pas facile, il est vrai, de maintenir la tension sur le fil d'une idée suspendue au-dessus du néant... Pas facile de donner forme à une idée, de la faire vivre et chanter. Car des idées, il y en a dans le disque de Karkwa, des thématiques que l'on arrive sans trop de difficulté à identifier, pour peu qu'on lise le livret : le passage du temps, la difficile rencontre amoureuse, la solitude urbaine, l'ennui et l'inertie... Cormier, le parolier, y va même de préoccupations sociales-existentielles : la routine d'un travail qui fait perdre le sens de la vie, l'histoire d'un fugueur devenu itinérant qui finit par mourir de froid, le culte des apparences, la recherche du profit... Toute la panoplie de la conscience moderne désemparée, désaffectée... Cela rappelle parfois le dernier Bélanger : « *Où est l'âme, où est l'homme [...] pour tous ceux qui griffonnent des milliers de projets* ». Mais tout comme chez Bélanger, cela reste abstrait, peu senti, vu de loin, perception intellectuelle plus que sensible, en défaut d'une voix qui donnerait chair et émotion au propos. Ces mots ne parviennent pas au cœur et à l'esprit de l'auditeur qui, à la limite, s'en balance (et je soupçonne Karkwa de s'en balancer aussi) puisque le propos, confus de toute façon, est noyé sous une recherche sonore obéissant à son propre envoiement.

Patience ! Karkwa n'en est qu'à son troisième album. Son évolution sur le plan sonore est notable et sans doute continuera-t-il de progresser. Je souhaite que cela se fasse dans le sens d'une plus grande expressivité mélodique et d'une conscience plus aiguë du phonétisme textuel. ●